NOTES BIOGRAPHIQUES

Rencontrer Joseph Szabo est une aventure. C'est se trouver subitement face à face avec une force de la nature, un de ces monuments de gigantisme comme en produit parfois, et exeptionnellemet l'espèce humaine. Son visage avenant opère une séduction à laquelle personne n'échappe. Et dans ce visage son clair regard, ouvert directement sur une âme noble vous transperce, saisissant d'emblée ce que vous êtes. « Quand je rencontre quelqu'un pour la première fois, dit–il, je le dépouille instantanément de ses vêtements, de ses préjugés, de sa façade conventionelle pour ne considérer que l'être à l'état pur, avec ses qualités et ses défauts! »

Peut–être est–ce à cette extraordinaire lucidité que Joseph doit d'avoir choisi de vivre isolé, avec sa compagne qui, après son art, est toute sa vie. Malgré un immense amour de l'humanité, il est allé de déception en déception, et opéré un retour sur lui même qui fait de lui un solitaire, à la manière de ces chênes centenaires qui finissent par étouffer toute végétation autor d'eux et créer le vide indispensable à leur épanouissement.

D'où nous est–il donc venu cet artiste que l'on commence à considérer dans les milieux les plus avisées pour l'un des Maîtres de la peinture actuelle?

Joseph Szabo est Hongrois. Hongrois avec tous les défauts mais surtout toutes les merveilleuses qualités des Hongrois. Fier, dominateur, rebelle à toute contrainte – ce qu'il l'a amené à choisir la Liberté en 56 –, prêt à donner sa vie pour une cause qui lui tient au cœur, mais en même temps, et paradoxalement, d'une humilité, d'une simplicité, en souvenir de ses origines paysannes, d'une bonté, une génerosité allant jusqu'au dépouillement pour le bien d'autrui, d'un altruisme, d'un « amour de l'humanité » qui fait songer à Beethoven écrivant en tête de son chef d'œuvre: « Partie de mon cœur, puisse ma musique toucher ton cœur! »

Tout, chez Joseph Szabo est fonction de cet amour de ses semblables, de sa compassion pour ceux qui souffrent, de son désir de voir l'humanité se transformer et trouver enfin le chemin de l'âge d'or et du bonheur pour chacun.

Equilibré, d'une solidité de roc, Joseph Szabo dans la force de l'âge, en pleine possession de son art, servi par une technique absolument parfaite et inspiré par les sentiments d'une noblesse de grande classe, voit maintenant s'ouvrir devant lui toutes grandes portes de la célébrité. Et, fait d'autant plus méritoire , sans avoir jamais rien fait pour la rechercher!

Mais le temps est venu de faire ce constat: le nom de Joseph Szabo figurera sous peu dans les collection les plus prestigieuses.

Mais il n'est pas facile de l'en persuader lui–même, habitué qu'il est à sa vie solitaire et quasi monacale. Pour les décider à parler de lui, à évoquer sa jeunesse, son enfance, sa formation artistique, ses succès, que de réticences à vaincre, combien de longs silences sur les innombrables bandes magnétiques! Ces silences évocateurs du personnage qui souffre du vacarme de la cinilisation et qui ne peut travailler, créer, qu'enfermé derrière les tentures de son atelier...

Il est né en Hongrie, dans un petit village près de Győr, et dont il prononce le nom avec une ferveur presque religieuse : « Nyúl ». C'est de là qu'il est parti ce rêve fou d'un petit paysan hongrois de devenir « artiste ».

Né en 1925, il connaît une enfance difficile. Il parle de sa mère – encore vivante en cette année de 1976 et vers qui s'envolent chaque jour ses pensées émues – et de son père comme de personnages d'un autre âge : elle, soumise, douce, infatiguable à la tâche, sentimentale, gaie, même devant les difficultés de l'existence ; lui, le père autoritaire, renfermé, jusqu'à en devenir indéchiffrable, éternel mécontent, tourmenté et associal. Il a exercé sur son fils contraintes qui ont marqué son caractère et qui le conditionnent encore dans une certaine mesure.

Les conditions de vie sont difficiles: Joseph a sept frères et sœurs et très vite il prend conscience que, s'il manque parfois de pain, il est capable de trouver des satisfactions dans la réflexion, les sentiments et l'espoir.

Très jeune, à neuf ans il étonne son maître d'école en lui présentant un dessin bien exécuté. L'on ne peut croire que c'est lui qui l'a fait.

Il dessine tout ce qu'il voit : objets, paysages, personnages. Mais il ne peut consacrer que peu de temps à son art : il travaille en plus de l'école, comme ses camarades du même âge, dix à doux ans, et l'été pendant la période des vacances aux travaux des champs parfois 14 heures par jour.

Quand il atteint lâge d'entrer à l'école secondaire, il s'entend dire par le curé du village : « Comment, toi, un enfant pauvre ? Et qui donc restera ici pour cultiver la terre ? » Il y entre néanmoins et travaille en qualité de manœuvre pour apporter sa contribution à sa famille toujours dans la misère.

Jusqu'à l'âge de dix huit ans, il subit plus qu'il n'apprécie un enseignement livresque, donné par des professeurs imbus de leurs importance et plus attentifs à s'intéresser aux jeunes aristocrates qu'à ce fils de paysan. Joseph se montre « un mauvais élève » ! Dès l'âge de onye ans déjà, lecteur avide, il dévore les ouvrages d'auters français très nombreux à avoir été traduits en langue magyare. Et le désir s'éveille en lui de s'en aller, un jour, en ce pays qui lui apparaît privilégié entre tous : la France !

Il passe, dans son village comme chez ses condisciples, pour une sorte de « merle blanc » difficile à comprendre.

C'est à ce moment où l'avenir semblait offrir à Joseph les plus sombres perspectives que ce produit la rencontre qui allait tout changer : un peintre, artiste très valable, qui s'intéresse au jeune homme, lui prodigue encouragements et conseils, allant même jusqu'à plaider sa cause auprès de ses parents et de ses maîtres. Il est catégorique : Joseph doit entrer aux Beaux Arts, c'est là qu'un brillant avenir lui est promis !

Ce fut une décision très difficile à faire accepter par les siens qui voyaient leur échapper la perspectives d'une aide matérielle sur laquelles ils comptaient. Mais, en 1947, le cas est tranché : Joseph quite sa famille, monte à Budapest.

Il passe les deux premières annés à l'Académie, où il rencontre des graves difficultés nées surtout du changements de régime politique. La vie du jeune homme est des plus précaires : il ne mange qu'une fois par jour et jamais à sa faim. Confidence terrible qu'il m'a faite : « La moitié de ma vie, j'ai souffert de la faim ». Cela se passe de commentaire et nous laisse confondus d'admiration devant cet homme qui, malgré cela conserve toute sa confiance à une humanité capable de tolérerpareilles injustices.

Epris déjà de solitude , Joseph s'en va habiter à Buda, sur la montagne, dans une maison ruinée. Il doit chercher sa nourriture avec les oiseaux sur les arbres de grandes murieres. C'est d'un de ces arbres qu'une fois il tombe. Grave chute qui le conduit à l'hôpital. Les reines sont gravement touchées et il suffrera longtemps.

En 1949, accomplissement du rêve de sa vie: il entre aux Beaux Arts! Mais dans des conditions difficiles: on lui refuse une bourse et il n'en obtiendra une qu'à la fin de la première année, lorsqu'il aura forcé l'admiration du Jury chargé de juger les travaux du concours de fin de cours.

Pour la première fois de sa vie, Joseph sait ce que « vivre » signifie: il mange à sa faim, possède un logement décent, s'habille convenablement, peut s'acheter quelques livres. Il réalise cette autre légitime ambition: fréquenter les milieux intellectuels et artistiques. Il découvre la musique, se passionne pour elle au point d'envisager une cerrière musicale. Certains de ses professeurs le trouvent aussi doué pour faire carrière de musicien que pour devenir artiste peintre! Mais, intérieurement, Joseph a la conviction qu'il serait un jour un « grand peintre » alors qu'il n'est pas certain qu'il deviendrait un « grand musicien »! Son choix est désormais définitif: il abandonne l'étude de la musique pour concentrer tous ses efforts sur la peinture. Chez lui, comme chez tant d'artistes généreusement dotés par la nature, on retrouve cette pluralité des dons: Vinci ne fut il pas, lui aussi musicien peintre, sculpteur et ingénieur? Joseph, dans l'exercice de ses talents, n'a pas fini de nous surprendre...

Il acquiert une haute culture artistique: trois fois par semaine, il assiste à un concert; il va assidûment au théâtre, lit beaucoup, pratique des échanges de livres avec des amis, découvre les grands auteurs français, allemands, russes, tout en approfondissant sas connaissances de la culture hongroise. Son désir de voyager, d'aller sur place se plonger dans les milieux qui l'attirent devient obsédant. Pourtant il est l'objet d'une haute distinction en 1953, à sa sortie des Beaux Arts: les autorités lui attribuent une importante bourse qui le consacre artiste reconnu officiellement. A partir de ce moment, le voilà délivré de tout souci matériel: il dispose d'un atelier magnifique, de moyens financiers lui permettant de mener une existence enviable aux yeux de nombre de ses concitoyens.

Et c'est alors qu'il réalise combien les satisfactions matérielles sont peu de chose en face de celles de l'esprit et des sentiments. Des contraintes pèsent sur lui; des consignes sont données par un Pouvoir difficile à accepter; un mode de vie inspiré par les Soviétiques lui devient insupportable. Pourtant, sa réputation n'a pas cessé de grandir: on reconnaît la pureté de son style, la valeur de ses œuvres. Le contrat qui l'assujettit lui impose une production dirigée aussi bien dans le sens de la qualité que dans la quantité. Et cela devient très vite l'occasion pour Joseph de reprendre un projet datant de son enfance: gagner la France... Chose à peine croyable, il n'en a jamais parlé à quiconque! Mais il a l'intime conviction que ce sera en France seulement qu'il trouvera le climat propice à son épanouissement d'artiste, à ce complément de formation et de culture auquel s il aspire!

Mais les frontières sont fermées. Ce que les Occidentaux ont appelé le « Rideau de fer » fait peser sur le jeune artiste une menace permanente: il se sent prisonnier, asservi.

En 56, les événements que tout le monde connaît permirènt à la frontière de s'entrouvrir et à Joseph de la franchir. Sombres heures de sa vie, souvenirs plus amers encore que ceux du temps où 'il avait faim et partageait le repas des clochards, mais malqré tout heures d'espoir. De tous les pays de l'Occident, où la consternation avait cédé place à la compassion, des bras se tendaient, accueillants.

Pour lui, nulle hésitation : « La France ! » Son désir de toujours se réalisait. Il est reçu avec cette chaleur humaine que tous les privilégiés du Monde Libre mirent à accueillir leurs frères rescapés de l'Enfer. Une bourse lui est attribuée et il est admis aux Beaux Arts, à Paris. Ebloui de tout ce qu'il rencontre, il se sent subitement riches de nouvelles possibilités, capable de nouveaux talents à exploiter. Il s' inscrit à tant de cours qu'il n'y a pas suffisamment d'heures dans une journée et prend un nouveau départ.

Mais bientôt il va déchanter: son sentiment de la perfection, sa volonté de brûler les étapes l'acculent – selon lui, et tel n'est pas l'avis de ceux qui l'ont connu à ce moment là – à un constat d' « échec ». « Je me trouvais, dit–il, comme devant une montagne infranchissable faite des difficultés que je voulais vaincre, et je me sentais tout petit, impuissant... » Ce n'était de sa part, rien d'autre qu'un complexe d'infériorité totalement dénué de fondement car il venait de se voir décerner le 1er Prix lors d'une Exposition d'œuvres de peintres étrangers!

Néanmoins, souffrant d'isolement, manquant d'encouragements, Joseph Szabo se sent perdu dans la termitière de Paris. Il y voit des intrigues se nouer et des médiocres portés aux nues; des artistes de second ou même de troisième ordre réussir grâce à des pratiques que sa probité réprouve et se retrouve, entouré de quelques amis de sa qualité, constituer le faible pourcentage des « purs », des « incorruptibles ». Peu nombreuse, certes, mais phalange de laquelle à toutes les époques, sont issus les peintres qui ont contribué à enrichir le patrimoine artistique de l'humanité.

Les années passent vite. Vient le temps où Joseph Syabo se sent en possession de tous ses moyens. Il dresse le bilan de sa vie: six ans d'académie et de Beaux Arts à Budapest, deux ans aux Beaux Arts de Paris suivis d'une année a Nice constituent une base solide pour sa carrière. Le directeur des Beaux Arts de Nice lui offre un atelier pour travailler. Un collectionneur français vivant en Provençe lui propose un contrat. Il refuse craignant pour sa liberté dans ses recherches picturales. Ce n'est pas par l'argent qu'il s'imposera, mais par la seule et véritable valeur de son œuvre.

Cette attitude intransigeante, un refus des compromis, sa recherche de « sa pureté » devaient fatalement opposer Joseph Szabo non seulement aux artistes de sa génération, mais aussi à certains de ses maîtres et à certains critiques d'art. Eternel « champ de bataille » où s'affrontent ceux qui luttent sincèrement pour l'Art et ceux qui défendent leurs intérêts. L'important n'est il pas que victoire reste à ceux dont les œuvres défieront le temps? Jusqu'alors, exclusivement préoccupé de parfaire sa formation artistique, Joseph Szabo n'a point encore pris le temps de faire un retour sur lui même. Le voilà, devenu citoyen français évoquant ce qu'il a vécu dans son pays natal: il réalise que l'origine de la révolte des étudiants, en 56, fut d'origine culturelle et non politique. Et il constate qu'en Hongrie il a trouvé d'excellents maîtres mais un climat de militarisme, et, à Paris, la plus large liberté mais un enseignement moins rigoureux. Sa chance est sans doute d'avoir bénéficié des deux enseignements qui ont fait de lui l'actuel, l'unique, l'incomparable Joseph Szabo. Grâce à l'excellente réputation de l'artiste et en considération du Prix qui lui a été attribué, un important crédit lui est ouvert sous forme d'un prêt sans intérêt par le Ministère des Affaires culturelles. Cela va permettre à Joseph Szabo de révéler une autre face de son étonnante personnalité. Il fait l'acquisition d'une maison vétuste et entreprend courageusement, à la force du poignet et sans l'assistance d'hommes du bâtiment, une rénovation qui, normalement, aurait mobilisé plusieurs corps de métier! Il se fait architecte, maçon, plombier, électricien, couvreur... Le résultat est surprenant et vaut à Joseph Szabo les compliments et les félicitations de tous les visiteurs de sa maison. Mais des temps difficiles avaient commencé pour lui: sa peinture le faisait classer parmi les Expressionnistes et il avait de la difficulté à vivre de son art. Il dut chercher ailleurs, dans les multiples ressources de ses possibilités des moyens de survivre. Conscient que cela ne le menait à rien, il prend une résolution lourde de conséquences: quitter Paris où il ne se sent pas à l'aise, pour rechercher, dans le Midi, le calme, l'isolement, le recueillement, afin de se retrouver lui–même. Il vend sa maison, achète une « ruine » à Lussan. Même courageuse entreprise pour la restaurer et en faire l'une des plus belles demeures du bourg! Mais l'isolement n'est pas encore assez grand à son gré: nouvelle vente de la belle résidence, nouvel achat mais, cette fois ci, d'une ruine encore plus délabrée que la précédente, totalement isolée et abandonnée depuis plus d'un siècle. Ce ne sont que des murs effondrés à mi-hauteur, sans toits, et qui encadrent plusieurs arbres centenaires! Aidé de sa compagne, il s'attelle à ce nouveau chantier. Quand les constructions seront achevées, ce sera un véritable château...

A l'étage, il s’est aménagé son atelier. On serait plutôt tenté de parler de son « oratoire » car c'est dans le silence et la solitude que Joseph Szabo a mûri son actuelle manière de peindre: le surréalisme fantastique.

Avant d'en arriver là, il avait fait diverses expériences: à Madrid, il expose ses toiles dans les meilleures conditions, la presse, la radio, la télévision les présentent avec enthousiasme, un critique écrit que « c'est de loin la meilleure exposition qui ait été présentée dans le moment ».

A Ibiza, un nouveau succès: à peine a–t–il montré ses toiles au directeur de la principale galerie qu'il s'entend proposer l'achat de « toutes ses toiles par un collecteur américain y compris celles qu'il sera en mesure d'achever » ...C'est providentiel, inespéré! De plus, l'artiste est invité à se rendre aux Etats-Unis, « Terre Promise » de tous ceux qui aspirent au triomphe! Il s'y rend, a l'heureuse surprise de voir plusieurs de ses toiles figurer dans un importante galérie de Chicago, et dans des Galeries de grande classe. Là encore, il a l'occasion de vendre, dans d'excellentes conditions, Routes les œuvres qu'il a apportées. Il se met activement au travail et réalise ce que lui inspire ce monde fabuleux qu'il découvre. Déception! Non seulement cette production ne lui procure à lui même aucune satisfaction personnelle, mais il n'arrive à vendre ces toiles qu'à moitié prix des précédentes...C'est une occasion de plus pour lui de faire connaissance avec les milieux mercantiles et sans scrupules du marché des œuvres d'art. Son séjour ne dure que trois mois au bout desquels il regagne sa terre d'élection, la France et où il décide de retourner à la solitude et à la recherche.

Mais c'est au cours de ces dix dernières années, soit de 1966 à 76 que Joseph Szabo devait mûrir et extérioriser son actuelle façon de peindre. Lors d'une Exposition qu'il fit à Paris, la télévision présenta quelques unes de ses œuvres en relevant qu'elles exprimaient avec vigueur les sentiments de l'artiste et sa souffrance tout empreints des marques de son tempérament Hongrois. A partir de ce moment-là, il reprend courage. Son mariage a consolidé l'équilibre de l'homme et l'artiste connaît un renouveau d'inspiration. De plusieurs côtés des propositions lui parviennent pour organiser des expositions, des offres d'achat, même de contrats, mais il est trop indépendant pour accepter de se lier. Chose surprenante, Joseph Szabo n'est pas séduit par ces perspectives qui lui assureraient la renommée, la richesse ; le trésor qu'il poursuit se trouve en lui, il accepte parfois d'en parler avec pudeur et nostalgie : le « chef d'œuvre » qu'il réalisera, et auquel il rêve depuis toujours... Or, critiques et amateurs d'art sont unanimes: il est en bonne voie et chaque jour l'en rapproche.

De ce creuset rempli de souffrance, de nostalgie, d'amour de l'humanité, d'angoisse de l'avenir, de foi et de philosophie profonde qu'est l'âme de Joseph Szabo est sorti un art tout neuf, à nul autre comparable son surréalisme fantastique. Devant ses toiles, chacun réagit à sa manière, la réaction pouvant aller de l'admiration la plus absolue à l'intolérance, pour certaines. Rien n'est aussi déconcertant que d'écouter les réflexions, les interprétations des visiteurs d'une exposition d'art abstrait. Aussi avons nous tenté d'obtenir de Joseph Sabo lui–même une interprétation de certaines de ses toiles choisies parmi les plus caractéristiques. Pourquoi, par exemple, ces « têtes sans corps? » Elles représentent la masse humaine, l'humanité, un foisonnement d'individus personnifiés par leurs têtes. Car le corps n'offre rien de plus en ses autres parties, qu'une banale répétition de bras, de jambes, de sexes, soit donc de portions d'individus qui se ressemblent toutes. C'est dans la tête, et dans l'expression du visage que se lit la condition d'un être humain. Il y a celui qui exprime la joie, tout près de celui qui exprime sa souffrance, il y a les haineux, les envieux, les fourbes, les heureux. La couleur renforce avec adresse l'expression indiquée par le trait. Pourquoi ces têtes, par surcroît, dépourvues d'oreilles? Parce que Joseph Sabo n' « écoute pas »: il « voit ». L'oreille est, pour lui, en peinture l'organe d'un sens dépourvu d'intérêt, donc il la supprime.

Il travaille à la façon des Bénédictins reclus dans leur cellule. Chaque matin, à son entrée dans son atelier, c'est une « nouvelle naissance »: il médite, se concentre, décide parfois de reprendre une toile pour lui apporter une dernière touche, ou d'entreprendre une œuvre nouvelle. Tout au long de la journée il va « vivre la vie des entités qu'il crée », souffrir avec celles qui souffrent, jubiler avec celles qui exultent, mourir avec celles qui agonisent. C'est dans ce surréalisme fantastique qu'il a trouvé son moyen d'expression véritablement personnel, authentique, admirable: on se croirait, parfois, devant des surfaces transparentes évoquant le vitrail l'émail, les touches les plus adroites des plus grands: Picasso, Dali, dans ce qu'ils ont de meilleur.

Il vaut la peine de s'arrêter à la facture de ses tableaux: Joseph Szabo ne travaille qu'au moyen de très petits pinceaux, effilés, comme ceux qu'utilisent les doreurs sur porcelaine. Des instruments qui lui permettent de composer les figures de ses toiles fibre par fibre, comme si chaque coup de pinceau leur adjoignait une cellule vivante. C'est certainement cela qui confère à chacune de ces créatures de fiction une apparence de vie propre pouvant aller jusqu'à la fascination ou l'obsession.

L'une des plus grandes et des plus belles toiles de cette récente production est une Crucifixion directement inspirée du souffle puissant de la Renaissance, mais transmué en authentique

Szabo. En effet: ce n'est pas un Christ qui est en croix, mais une femme. Il a voulu symboliser par elle l'immense, l'intolérable souffrance répandue dans notre monde en pleine décadence. Chaque jour, des milliers de nos semblables ne sont ils pas « crucifiés », immolés, malheureux, par les retombées qu'ils subissent de notre égoïsme, notre cupidité, notre recherche du profit? Tout auteur de la suppliciée, tomme auprès de la Vraie Croix, les visages de ceux portent la responsabilité des souffrances qu'elle endure, ou qui compatissent: la cruauté, la violence, la torture, le désespoir, l'indifférence, la résignation, la pitié, la mort...Et, dominant la scène tragique, le visage placide de la « bonne conscience » de l'humanité, sous un ciel en gestation où s'élaborent, suprême espoir d'un salut problématique, de nouvelles planètes... Quelle autre forme d'expression, sinon le surréalisme fantastique, serait à même d'exprimer avec autant de puissance sur une aussi faible surface?

Devant les toiles de Szabo, on évoque irrésistiblement les miniatures, les enluminures des anciens manuscrits. Leurs auteurs y ont, eux aussi accumulé dans des espaces restreints de fabuleuses quantités d'« informations » sur lesquelles, quelquefois loupe en main, on peut rêver à l'infini. Telle est la peinture de Szabo: la concrétisation des rêves, des profondes pensées, des sentiments généreux de l'artiste, les expressions de son désir de travailler au bonheur des hommes, à la perfection de la condition, de toutes les conditions d'existence sur la terre. Une toile de Szabo est bien davantage qu'un « tableau » qu'on accroche à un mur: c'est un véritable message dont le viatique n'est jamais épuisé.

On s'étonne, parfois, de découvrir dans les tableaux de Szabo des formes évocatrices de luxure et de volupté, et certains parlent même d'érotisme. Le peintre s'en défend, alléguant qu'en cela encore il vise à la pureté des formes et qu'il ne faut voir, en elles que des « plages de repos » pour l'imagination.

La puissance d'évocations contenues dans une toile de Szabo est illimitée. Au premier regard, on éprouve un sentiment de frayeur; tout de suite après, c'est la sérénité qui l'emporte; un instant plus tard, on découvre la joie... On peut demeurer des heures devant un de ces tableaux sans épuiser la gamme des sentiments qui s'en dégagent; c'est un peu comme les innombrables images qui naissent dans un kadéidoscope, dont les formes et les couleurs se renouvellent à chaque vision.

Szabo est-il parvenu au bout de sa « longue marche » dans les désert de sa souffrance, de ses analyses de lui même, de son imagination, de sa recherche de la perfection? Question à laquelle lui seul pourrait répondre. Une chose est certaine: en possession d'un métier sans

défaut, d'une volonté inflexible de réaliser son idéal, il se sent lui même parvenu à la « vérité », celle dont il rêvait déjà, dans sa lointaine Terre de Hongrie, à l'âge de dix ans...